

## Souvenirs d'enfance

Quand je pense à toi, je sens tes douces mains dans les miennes, souvent collantes, tachées de chocolat et de beurre, restes de tartines que tu viens de dévorer avec gourmandise.

Sur le chemin de l'école, je me souviens de toi, tu joues à jeter des cailloux sur les grenouilles dans le fossé avec ton lance-pierres, tu grimpes aux arbres récupérer les nids d'oiseaux cachés dans les plus hautes branches, faisant fi des déchirures de culottes qui s'agrandissent. Je t'admire, tu es très habile. Pendant ce temps, je contemple les feuilles du tremble, dont le bruissement léger à la moindre agitation du vent, fait comme un bruit d'eau qui coule... on est bien.

Je te vois pendant nos jeux d'enfants, très souvent au milieu de la nature, refuge protecteur où nous savions si bien nous cacher, apprivoiser les orties, les fougères coupantes, gagner la confiance des serpents agglutinés sous les tas de pierres...

Je t'entends rire lorsqu'avec quelques chiffons et vieux draps je me déguise et déclame des comptines, pour te faire rire encore et encore. Mon petit spectacle avait du succès semble-t-il, car la fois suivante j'ai un public plus important, toi et tes trois copains attirés du village.

L'éducation du temps de notre enfance n'est pas bienveillante, tolérante. Je me souviens de toi, et je t'entends dire avec aplomb « je ne veux pas manger les animaux que l'on élève ici, moi je les aime » et tu pars en courant te cacher, en pleurant, dans un endroit secret connu de toi seul, où personne ne semble-t-il ne peut te trouver. Tu restes très longtemps introuvable et reviens le soir, silencieux. Les parents avec autorité, taloche à l'appui, t'expédient sans manger, d'un ton péremptoire, avec un « file dans ta chambre » et mes sanglots t'accompagnent. Le lendemain tu me fais sentir que tu te sens moins aimé que moi, ta sœur, tu te sens défavorisé et ta tristesse m'arrache un flot de larmes que je ne peux arrêter.

Je me souviens de nos jeux dans le grenier, encombré de malles et plusieurs affaires empilées, éclairé par six petites lucarnes donnant une lumière triste mi-grise mi-rosée. Pour y accéder, il fallait monter par une échelle branlante puis rentrer par une petite porte en baissant la tête. Et là « ton grenier préféré » comme tu l'as baptisé, abrite tes mécanos, une énorme voiture à pédales rouillée, des livres, des dinettes, des « trésors » abandonnés là par la trentaine de maquisards qui ont dormis ici plusieurs mois pendant la guerre. Dans ce grenier, nous nous sentons en sécurité. Je t'entends me dire « c'est moi le chef, toi tu t'occupes de la maison, de tes poupées, comme si c'était nos enfants... », gentiment j'obéis et délimite le logis sur le sol, à la craie, « là c'est la cuisine, là les chambres des enfants... ». Nous jouons tranquillement, tous les deux ensemble, dans la pureté de l'enfance, sereins.

Mon frère R..., tu n'es plus de ce monde, tu es parti si vite, sans me dire au revoir, sans me dire si tu as enduré de grandes souffrances...je ne l'ai jamais su, encore aujourd'hui je ne le sais pas. Tes silences m'ont très longtemps laissé dans un état de frustration...